

La harangue de Calliopée produisit un merveilleux changement dans les esprits. Les autres fées l'avaient bien prévu ; car, auparavant que l'on s'assemblât, elles demandèrent qu'il fût défendu de se servir des traits de la rhétorique ; que cela n'était pas sans exemple ; qu'une pareille défense s'était observée longtemps dans Athènes, parce que les orateurs faisaient prendre de telles résolutions que bon leur semblait ; et qu'enfin le métier de leur rivale étant de séduire, il n'était pas juste qu'elle eût cet avantage sur elles. Mais comme il était question de charmes, ces juges leur représentèrent qu'ils ne voyaient pas pourquoi ceux de l'éloquence dussent être exclus ; et que leur propre requête leur faisait tort, parce qu'il semblait qu'elles donnassent déjà gain de cause à leur concurrente. Ainsi chacune employa tous les artifices dont elle se put aviser.

Après que l'applaudissement qu'on donna à la harangue de Calliopée fut un peu cessé, Apellanire, comme la seule qui pouvait avoir quelque chose de commun avec elle, et comme celle aussi qui jusque-là croyait avoir la meilleure part à l'écrin, prit la parole, et avoua que les charmes de sa rivale étaient à la vérité fort puissants ; mais en quoi cela pouvait-il regarder la maison de Vaux ? au lieu que tout y brillait des enrichissements qu'elle avait trouvés. Combien de plafonds qui surpassaient non seulement tout ce qu'on avait jamais fait en ce genre, mais aussi l'imagination même des regardants ! combien d'ornements judicieux, agréables, et bien inventés ! Était-il possible qu'en la présence de ces merveilles on adjugeât le prix à quelque autre qu'elle ? Quand elle eut fini, Calliopée tomba d'accord de ce dernier point, et rendit un pareil témoignage à la vérité. Mais se peut-il faire que vous ignoriez, ajouta-t-elle en s'adressant à Apellanire, ce que mon art a de commun avec Vaux ? La dernière main n'y sera que quand mes louanges l'y auront mise ; et vous-même ne devriez-vous pas consentir que j'eusse l'écrin, comme le plus digne prix de la gloire que mes ouvrages vous ont donnée ? Je demandai tout bas à Gelaste ce que cela voulait dire. Il me répondit que plusieurs personnes avaient déjà fait la description de quelques endroits de ce beau sé-

jour ; surtout qu'il m'en voulait montrer une du salon, laquelle on ne pouvait assez estimer.

Cette contestation des deux fées, et le souvenir de ce que les autres avaient dit, embarrassèrent les juges de telle sorte, qu'ils se parlèrent près d'un quart d'heure sans rien résoudre. Cependant le reste de la compagnie s'entretenait aussi de cette action, au moins il me le sembla ; car les uns et les autres parlaient trop bas, et nous étions trop éloignés pour en rien entendre. Enfin les juges ordonnèrent pour tout résultat que, puisque les choses étaient tellement égales, ces quatre fées feraient paraître sur-le-champ quelque échantillon de leur art, afin qu'on sût laquelle de toutes était la plus savante dans la magie. Cela fut prononcé par l'un des trois juges : chacun témoigna en être content. Aussi était-ce une nouvelle occasion de plaisir. Oronte lui-même sembla l'approuver par un léger mouvement de tête. Il se fit ensuite un fort grand silence, les esprits étant demeurés comme suspendus, dans l'attente d'autres merveilles.

III.

AVERTISSEMENT.

C'est assez de ces deux échantillons pour consulter le public sur ce qu'il y a de sérieux dans mon songe ; il faut maintenant que je le consulte sur ce qu'il y a de galant ; et, selon le jugement qu'il fera de l'un et de l'autre, je me réglerai si je continue cet ouvrage. Le lecteur saura, pour l'intelligence du fragment qui suit, qu'un saumon et un esturgeon, qui apparemment suivaient un bateau de sel, furent pris dans la rivière de Seine. On les présenta vifs à M. Fouquet, qui les fit mettre en un fort grand carré d'eau, où je les trouvai pleins de santé et de vie quand je commençai ma description. Je m'imaginais donc, dans mon songe, que ce sont deux ambassadeurs envoyés à M. Fouquet par le dieu Neptune, pour lui offrir de sa part tous les trésors de l'empire maritime, des morceaux pétrifiés, du corail de toutes sortes, des conques, afin que M. Fouquet pût faire embellir certains rochers qui sont dans un avant-corps d'architecture, vis-à-vis de la cascade de Vaux. Je feins aussi qu'un de ces poissons (c'est l'esturgeon) me parle par truchement, et me conte son aventure et celle de son camarade, avec l'origine et le motif de leur députation.

AVENTURES D'UN SAUMON

ET

D'UN ESTURGEON.

Me promenant vers un carré d'eau qui est au-dessus d'une cascade, j'aperçus un saumon et un esturgeon s'approchant du bord, comme s'ils eussent voulu me parler. Cela me surprit tout à fait ; car je ne croyais pas que la rivière d'Anqueuil entretint commerce avec l'Océan. Je demandai donc à ces animaux pour quel sujet et par quel motif ils avaient quitté leur patrie. L'esturgeon me répondit par un truchement :

Cela vous semble nouveau
Que des poissons, qui nagent en grande eau
S'en aillent si loin se faire
Une prison volontaire,
Et renoncent pour elle à leur pays natal,
Quand la prison serait un palais de cristal.
En effet, il n'est personne
Qui d'abord ne s'en étonne ;
Car ce n'est pas la faim qui nous a fait sortir
Du lieu de notre naissance ;
Sans nous vanter, et sans mentir,
Nous y trouvions en abondance
De quoi soûler nos appétits :
Si les gros nous mangeaient, nous mangions les petits,
Ainsi que l'on fait en France.
Et, pour ne pas tenir votre esprit en balance,
Je vais vous dire la raison
Qui nous a fait choisir cette aimable prison
Qu'avec moi ce saumon habite.
Un jour nous promenant sur le dos d'Amphitrite
Nous aperçûmes deux marchands
A qui le fier Borée, auteur de maint orage,
Avait fait faire au milieu de nos champs
Un cruel et piteux naufrage.
Tout en nageant, ils implorèrent le dieu
De l'humide et vaste lieu,
Le priant d'être sensible
Au sort qu'ils allaient courir,
Et faisaient tout leur possible
Afin de ne pas mourir.
Le dieu les poussa sur l'heure
Vers un rocher dont il fait sa demeure ;
Et là d'abord il leur dit :
Pauvres humains qui vous fiez à l'onde,

Que cherchez-vous en notre monde ?

Un des marchands répondit :

Monarque de l'eau salée,

Dans une région de ces flots reculée

Est un lieu nommé Vaux, gloire de l'univers :

Son nom vole déjà dans cent climats divers :

Oronte y fait bâtir un palais magnifique,

Où règne l'ordre ionique

Avec beaucoup d'agrément.

On a placé justement

Vis-à-vis du bâtiment

Deux grottes, dont la structure

Est de telle architecture

Qu'elle plaît sans ornement.

Nous cherchions toutefois sur l'humide élément

Les conques les plus exquises,

Et du corail de toutes guises ;

Mais les vents, ennemis du plaisir de nos yeux,

Par des complots odieux

Ont traversé nos voyages :

Dites-leur qu'ils soient plus sages,

Et respectent désormais

Oronte et tous ses palais.

Téthys de ce récit sembla toute ravie ;

Et, la harangue finie,

Nous fûmes envoyés par le maître des vents

Pour offrir de sa part, en termes obligeants,

Au possesseur de Vaux, Oronte son intime,

Ce que dans ses pays on voit de raretés,

Ambre, nacre, corail, marbre, diversités,

Enfin tous les trésors de la cour maritime.

Après cent périls évités,

Nageant de mer en fleuve, et de fleuve en rivière,

Non loin d'ici, d'une adroite manière,

Par des pêcheurs nous fûmes arrêtés,

Et par bonheur chez Oronte portés.

Là je lui fis ma petite harangue,

Petite certainement,

Car c'était en notre langue,

Laconique extrêmement.

On l'apprend fort aisément :

Venez nous voir seulement

Au fond du moite élément,

Vous saurez comme nous parler en un moment.

Pour achever notre histoire,

Monsieur Courtois, si j'ai bonne mémoire,

Avec mon compagnon m'a logé dans ces lieux :

Quant à moi, j'ai bonne envie

De n'en bouger de ma vie ;

On y voit souvent les yeux

De l'adorable Sylvie !

Madame Fouquet.

IV.

Comme Sylvie honora de sa présence les dernières chansons d'un cygne qui se mourait, et des aventures du cygne.

J'eusse continué mes plaintes, si le son d'un luth ne les eût interrompues. Comme j'aime extrêmement l'harmonie, je quittai le lieu où j'étais pour aller du côté que le son se faisait entendre. Lycidas me suivit; et lui ayant demandé ce que ce pouvait être, il me dit que Sylvie, ayant appris qu'un cygne de Vaux s'en allait mourir, avait envoyé querir Lambert² en diligence, afin de faire comparaison de son chant avec celui de ce pauvre cygne. Ce n'est pas, ajouta Lycidas, que tous les cygnes chantent en mourant. Bien que cette tradition soit fort ancienne parmi les poètes, on en peut douter sans impiété, aussi bien que de plusieurs autres articles de leur croyance. Afin de t'expliquer ceci, tu as lu sans doute que Jupiter emprunta autrefois le corps d'un cygne pour approcher plus facilement de Lédè; et parce que, lui ayant chanté son amour sous cette figure, elle en fut touchée, et que Jupiter reprit incontinent la forme de dieu, il ordonna, en mémoire de cette aventure, qu'autant de fois que l'âme du cygne où il avait logé passerait d'un animal de la même espèce en quelque autre corps, cet animal chanterait si mélodieusement que chacun en serait charmé. Or, je m'imagine que quelque ancien poète en ayant entendu chanter un, cela a donné lieu à l'opinion qui est répandue dans leurs livres pour tous les autres.

Tandis que Lycidas m'entretenait de la sorte, nous vîmes arriver Sylvie, accompagnée des Grâces et d'un très-grand nombre d'Amours de toutes les manières. Elle s'assit dans un fauteuil, sur les bords du canal où était le cygne; et aussitôt Lambert, ayant accordé son téorbe³,

¹ Ce fragment et tous ceux qui suivent, jusqu'au neuvième exclusivement, n'ont point été publiés par la Fontaine, et n'ont été imprimés qu'après sa mort dans le recueil de ses œuvres diverses publié en 1729, page 320 à 346. Le neuvième fragment avait paru même avant les trois qui précédent, et fut inséré à la suite du premier recueil de contes que publia la Fontaine en 1663.

² Musicien célèbre.

³ Le téorbe est une sorte de luth à deux manches, dont le second, qui est plus long que le premier, soutient les deux

chanta un air de sa façon qui était admirablement beau, et le chanta si bien, qu'il mérita d'être loué de Sylvie, et fut ensuite abandonné aux louanges de tous ceux qui étaient présents. L'un l'appelait Orphée; l'autre, Amphion: il y en eut même qui s'étonnèrent de ce qu'Oronte, voulant faire bâtir un palais, n'avait pas fait marché avec lui, disant que les pierres se seraient venues ranger d'elles-mêmes au son de sa voix, sans qu'il eût été besoin de tant de bras et de machines. Enfin on crut que le cygne n'oserait chanter après lui. Il chanta toutefois, et chanta véritablement assez bien; mais, outre que c'était en une langue qu'on n'entendait point, il fut jugé de beaucoup inférieur à Lambert; et Sylvie, ne jugeant pas à propos de le voir mourir, se fut promener d'un autre côté.

Chacun la suivit, hormis Lycidas et moi. Si bien qu'étant demeurés seuls, je le remis sur le discours qu'il avait quitté, et lui demandai s'il était possible que le cygne eût été autre chose qu'il n'était, et s'il serait encore autre chose dorénavant. Pour te faire entendre tout ce mystère, me répondit-il, il faut que je le prenne d'un peu plus haut. Et, après avoir toussé trois ou quatre fois, il commença de cette sorte:

Ce que tu vois d'animaux et d'humains
Troque sans cesse, et devient autre chose;
Toute âme passe en différentes mains:
Telle est la loi de la métempsychose,
Que le Sort tient en ses livres enclose.
Car ici-bas il aime à tout changer,
Selon qu'il veut nos esprits héberger.
L'âme, d'habit bien ou mal assortie,
D'un roi se vêt en sortant d'un berger,
Puis d'un berger, étant du roi sortie.

Je le sais d'Apollon, vrai trésor de doctrine,
Berger, devin, architecte, et chanteur,
Et docteur
En médecine;

Tantôt portant le jour en différents quartiers,
Tantôt faisant des vers en l'honneur de Sylvie.
Je ne m'étonne pas, ayant tant de métiers,

dernières cordes, qui rendent le son plus grave. On se servait souvent de cet instrument sous Louis XIV pour accompagner la voix. Le dictionnaire de l'Académie française de 1696, t. II, p. 318, nous apprend qu'alors on prononçait communément *tuorbe*.

S'il a peine à gagner sa vie.
Il m'a donc dit ce matin,
Venant voir notre malade:
Ce pauvre cygne achève son destin;
Ne lui donnez plus rien qu'un petit de panade;
Car il est mort, autant vaut.
J'entends mort selon vous: que sert-il qu'on vous flatte?
Comment, monsieur! ai-je dit aussitôt,
Ne remuer ni pied ni patte
N'est pas, selon vous-même, être mort comme il faut?
Non, m'a-t-il répondu: puis, faisant une pause,
Il m'a déduit au long cette métempsychose:

Or voici comme va la chose.
Sans user de fiction,
Ce cygne était Amphion
Qui bâtit Thèbe au doux son de sa lyre.
On ne m'a pas voulu dire
Ce qu'il était avant ce jour,
C'est un trop grand secret: il te doit donc suffire
Que son âme a depuis animé tour à tour
Des corps mâles et femelles,
Des plus beaux et des plus belles;
Des animaux fort jolis,
Mignons, bien faits, et polis;
De fort aimables personnes,
Bien faites, douces, mignonnes,
Point de nains, point d'avortons;
Peu de loups, force moutons;
Certain oiseau qui caquette,
Un héros, une coquette,
Un amant qui de tristesse
La tête en quatre se fendit;
Un autre qui se pendit
A la porte de sa maîtresse;
Des philosophes, des badins;
Deux ou trois jeunes blondins,
Cinq ou six beautés insignes
Ayant de beaux cheveux blonds,
Et les cous non pas si longs
Que des cygnes,
Mais aussi blancs, sans mentir.
Enfin cette âme, au partir

Du corps d'une beauté qui chantait comme un ange,
En entrant dans ce cygne eut une peur étrange,
Croyant avoir pour maison
Un oison;
Sans se souvenir à l'heure
D'une semblable demeure
Où jadis le roi des dieux,
Pour loger avec elle ayant quitté les cieux,
Se fit blanc comme un cygne, et donna dans la vue
De Lédè aux yeux si charmants.
Comment s'en fût souvenue

L'âme au bout de deux mille ans?
Et comment de chaque aventure
Se pourra-t-elle souvenir,
Ne devant pas sitôt finir,
A ce qu'Apollon assure?
Elle doit, ce dit-il, entrer auparavant
Au corps du premier enfant
Que fera certaine belle,
Que Phyllis pour le présent
On appelle.
Mais quand le cygne mourra,
L'enfant, pourra-t-on dire, encor fait ne sera.
En ce cas, l'âme au plus vite,
En attendant que ce gîte
Se rencontre en son chemin,
Peut loger dans des corps qui dès le lendemain,
Dans six mois, dans une année,
Verront leur fin terminée.
Voilà ce qu'il m'en a dit:
Qu'on en fasse son profit.

Cela me suffit, dis-je à Lycidas; mais le dieu que vous me donnez pour caution de votre métempsychose aurait-il bien pris la peine de visiter un cygne malade? Comment! repartit Lycidas moitié en colère, y a-t-il quelque chose dans Vaux dont Apollon ne doive avoir soin? Sais-tu qu'il a fait résolution de demander à Oronte le même emploi qu'il eut autrefois chez Admète? Car, pour t'en parler franchement,

Il est las des vains travaux,
Il se rit des beaux ouvrages,
Et veut par monts et par vaux,
Dans nos prés, sur nos rivages,
Garder les moutons de Vaux;
Car on y gagne gros gages:

Aucun labeur n'y manque de guerdon⁴:
Ce ne sont point les murs du roi Laomédon,
Qui voulut pour néant, si j'ai bonne mémoire,
Bâtir ces murs détruits par un décret fatal:
C'était un roi qui payait mal.
Il n'est pas le seul en l'histoire.

Enfin Apollon a juré de ne plus faire de vers que quand Oronte et Sylvie le souhaiteront. Il gouvernera leurs troupeaux; il sera contrôleur de leurs bâtiments; il conduira la main de nos peintres, de nos statuaires, de nos sculpteurs; il t'inspirera toi-même, si tu écris pour plaire au héros ou à l'héroïne, et non autrement. Je

⁴ Récompense.

souris là-dessus, et je priai Lycidas de me mener en des lieux où je pusse voir encore d'autres merveilles.

V.

Acanthe, au sortir de l'apothéose d'Hercule, est mené dans une chambre où les Muses lui apparaissent.

Mes conducteurs se lassant de me répondre sur tout, et voyant qu'ils n'étaient pas sortis d'une question que je les faisais rentrer dans une autre, me tirèrent de ce lieu-là malgré que j'en eusse, et me firent passer dans une chambre voisine, dont les peintures et les divers ornements me parurent encore plus riches que ceux qui venaient de nous arrêter. Il y avait une alcôve à l'opposite des fenêtres; le haut de la chambre était à l'italienne, et formait une espèce de voûte ouverte par le milieu, où l'on voyait un tableau qui représentait plusieurs figures s'élevant au ciel. Aux quatre coins de la voûte étaient comme quatre chœurs de musique, composés chacun de deux Muses si bien peintes, que je crus voir ces déesses en propre personne. J'y fus moi-même trompé, moi qui ne bouge de l'Hélicon. Ce lieu où je les trouvais, bien différent de leur séjour ordinaire, fit que je ne pus m'empêcher de leur dire :

Quoi ! je vous trouve ici, mes divines maîtresses !
De vos monts écartés vous cessez d'être hôtesse !
Quel charme ont eu pour vous les lambris que je vois ?
Vous aimez, disait-on, le silence des bois :
Qui vous a fait quitter cette humeur solitaire ?
D'où vient que les palais commencent à vous plaire ?
J'avais beau vous chercher sur les bords d'un ruisseau.
Mais quelle fête cause un luxe si nouveau ?
Pourquoi vous vêtez-vous de robes éclatantes ?
Muses, qu'avez-vous fait de ces jupes volantes
Avec quoi dans les bois, sans jamais vous lasser,
Parmi la cour de Faune on vous voyait danser ?
Un si grand changement a de quoi me confondre.
Pas une des neuf Sœurs ne daigna me répondre.
Oronte, dit Ariste, occupe leurs esprits :
Tantôt dans les forêts, tantôt sous les lambris,
Elles font résonner sa gloire et son mérite.
Voyez comme pour lui Melpomène médite ;
Thalie en est jalouse, et ses paisibles sons

Valent bien quelquefois les tragiques chansons.
Toutes deux au héros ont consacré leurs veilles :
Elles n'ont ni beautés, ni grâces, ni merveilles,
Que pour le divertir leur art ne mette au jour ;
Et chacune a pour but de lui plaire à son tour.
Melpomène pour lui peint les vertus romaines ;
L'autre imite toujours les actions humaines ;
Ces couronnes, ce masque, expriment leurs emplois,
Présentent à ses yeux ou le peuple ou les rois.
La scène, lui montrant les héros ses semblables,
Évoque leurs esprits enterrés sous les fables,
Des climats de l'histoire en fait souvent venir,
Et se va chez les morts de spectacles fournir.

Il y a ici une lacune de quatre pages dans le manuscrit de l'auteur.

Pendant cela je considérais toute la chambre; et entre les deux objets, celui des Muses me remplissait l'âme d'une douceur que je ne saurais exprimer. Elle était telle que celle que j'ai quelquefois ressentie, me voyant au milieu de ces déesses, sous le plus bel ombrage de l'Hélicon, favorisé comme à l'envi de toute la troupe. J'étais ravi de les voir si fort en honneur, et tellement considérées chez Oronte, qu'on les avait logées dans l'une des plus belles chambres de son palais. Ce n'est pas qu'il y eût rien en cela qui me surprit, et qu'elles ne m'eussent entretenu dès auparavant de l'estime que ce héros avait pour elles; mais elles ne m'avaient point encore dit qu'il leur en eût donné cette marque : je témoignai la joie que j'en avais à mes conducteurs. Ariste, qui croyait être obligé de faire les honneurs de la maison, me dit qu'elles méritaient bien cet appartement. Nous ne savons pas, ajouta-t-il, si nous n'aurons point quelque jour besoin d'elles. Après tout, elles sont filles de Jupiter : nous ne voudrions, pour quoi que ce fût, qu'elles s'lassent plaindre de nous en plein consistoire des dieux. Vous n'avez jamais vu qu'on se soit repenti de l'accueil avec lequel on les a reçues. N'ont-elles pas fait de leur part tout ce qu'elles ont pu pour plaire à Oronte ?

Leur troupe, en sa faveur pleine d'un doux ennui,
Quand tout dort ici-bas, travaille encor pour lui :
Il semble que le peintre ait eu cette pensée.
Voyez l'autre plafond où la Nuit est tracée :

Cette divinité, digne de vos autels,
Et qui même en dormant fait du bien aux mortels,
Par de calmes vapeurs mollement soutenue,
La tête sur son bras, et son bras sur la nue,
Laisse tomber des fleurs, et ne les répand pas ;
Fleurs que les seuls Zéphirs font voler sur leurs pas.
Ces pavots qu'ici-bas pour leur suc on renomme,
Tout fraîchement cueillis dans les jardins du Somme,
Sont moitié dans les airs, et moitié dans sa main ;
Moisson plus que toute autre utile au genre humain.
Qu'elle est belle à mes yeux cette Nuit endormie !
Sans doute de l'Amour son âme est ennemie ;
Et ce frais embonpoint sur son teint sans pareil
Marque un fard appliqué par les mains du Sommeil.
Avec tous ses appas, l'aimable enchanteresse
Laisse souvent veiller les peuples du Permesse ;
Cent doctes nourrissons surmontent son effort.
Hélas ! dis-je, pour moi je n'ai rien fait encor ;
Je ne suis qu'écoutant parmi tant de merveilles :
Me sera-t-il permis d'y joindre aussi mes veilles ?
Quand aurai-je ma part d'un si doux entretien ?
Veillez, Muses, veillez ; le sujet le vaut bien.

VI.

DANSE DE L'AMOUR.

Je dormais d'un profond sommeil, et, en dormant, il me sembla que je me promenais à Maincy², qui n'est pas loin de Vaux, et que, dans un pré tout bordé de saules, j'apercevais Cythérée, l'Amour et les Grâces, avec les plus belles nymphes des environs, dansant au clair de la lune. L'assemblée me parut fort belle, et le bal fort bien éclairé : un million d'étoiles servaient de lustres. Pour les violons, je n'y entendis pas un : c'était aux chansons que l'on dansait. J'arrivai sur le point que l'Amour commença ces paroles :

L'autre jour deux belles
Tout haut se vantaient
Que, malgré mes ailes,
Elles me prendraient.

¹ La Fontaine n'avait encore fait paraître que la traduction de l'Eunuche de Térence, ouvrage médiocre, et qui n'avait produit aucune sensation.

² Maincy est proprement le village de Vaux, qui n'est qu'un domaine. La population de ce village est d'environ mille habitants. Le parc de Maincy était limitrophe de celui de Vaux.

Gageant que non, je perdis,
Car l'une m'eut bientôt pris.

Aminte et Sylvie,
Ce sont leurs beaux noms.
Le ciel porte envie
A mille beaux dons,
A mille rares trésors
Qu'ont leur esprit et leur corps.

Tout mortel, de l'une
Craint les blonds cheveux,
De sa tresse brune
L'autre fait des nœuds,
Par qui les dieux attachés
Se trouvent fort empêchés.

Sylvie a la gloire
De m'avoir dompté,
Et cette victoire
A fort peu coûté :
La belle n'eut seulement
Qu'à se montrer un moment.

Autour de ses charmes
Me voyant voler,
Vénus tout en larmes
Eut beau m'appeler :
Celui qui brûle les dieux
Se brûle à de si beaux yeux.

Leur éclat extrême
A su m'enflammer.
Le sort veut que j'aime,
Moi qui fais aimer ;
On m'entend plaindre à mon tour,
Et l'Amour a de l'amour.

Ainsi dans la danse
Cupidon pleurait,
Et tout en cadence
Parfois soupirait,
Priant tout bas les Zéphirs
D'aller porter ses soupirs.

VII.

Acanthe se promène à la cascade : singulière faveur qu'il y reçut du Sommeil.

Après que les Grâces se furent retirées, je me trouvais en état de continuer mes promenades, et d'achever de voir les raretés de ce beau

séjour : il me fut pourtant impossible de quitter sitôt un endroit où il m'était arrivé des choses si étonnantes. J'y passai donc tout le reste de la nuit, repensant tantôt à la chanson de l'Amour, tantôt aux beautés de Vénus et à celles des nymphes, etrappelant en ma mémoire leurs paroles, leurs actions, toutes les circonstances de l'aventure. Enfin je dis adieu à ces prés, et sortis du parc de Maincy, non point par le chemin qui m'y avait amené : j'en pris un autre, que je crus me devoir conduire en des lieux où je trouverais des beautés nouvelles. Cependant la nuit avait reployé partie de ses voiles, et s'en allait les étendre chez d'autres peuples. Quelques rayons s'apercevaient déjà vers l'orient.

Les premiers traits du jour sortant du sein de l'onde
Commençaient d'émailler les bords de notre monde ;
Sur le sommet des monts l'ombre s'éclaircissait ;
Aux portes du matin la clarté paraissait ;
De sa robe d'hymen l'Aurore était vêtue :
Jamais telle à Céphale elle n'est apparue.
Je voyais sur son char éclater les rubis,
Sur son teint le cinabre, et l'or sur ses habits :
D'un vase de vermeil elle épanchoit des roses.

Qui n'eût jugé qu'elle s'était fardée tout exprès, dans le dessein de me débaucher du service que j'ai voué au dieu du sommeil ? Les hôtes des bois, qui avaient chanté toute la nuit pour me plaire, n'étant pas encore éveillés, je crus qu'il était de mon devoir de saluer en leur place ce beau séjour ; ce que je fis par cette chanson :

Fontaines, jaillissez ;
Herbe tendre, croissez
Le long de ces rivages ;
Venez, petits oiseaux,
Accorder vos ramages
Au doux bruit de leurs eaux.

Vous vous levez trop tard ;
L'Aurore est sur son char,
Et s'en vient voir ma belle :
Oiseaux, chantez pour moi ;
Le dieu d'amour m'appelle,
Je ne sais pas pourquoi.

Tandis que je faisais résonner ainsi les échos,

le soleil s'approchait très-sensiblement de notre hémisphère, et me découvrait, les unes après les autres, toutes les beautés du canton où mes pas s'étaient adressés.

Dans la plus large de ces allées, j'aperçois de loin une nymphe (ce me semblait) couchée sous un arbre, en la posture d'une personne qui dort. J'étais tellement accoutumé à la vue des divinités, que, sans m'effrayer en aucune sorte de la rencontre de celle-ci, je résolus de m'approcher d'elle : mais, à la première démarche, un battement de cœur me présagea quelque chose d'extraordinaire. Je ne sais quelle émotion, dont je ne pouvais deviner la cause, me courut par toutes les veines. Et quand je fus assez près de ce rare objet pour le reconnaître, je trouvai que c'était Aminte, sur qui le sommeil avait répandu le plus doux charme de ses pavots. Certes, mon étonnement ne fut pas petit ; mais ma joie fut encore plus grande. Cette belle nymphe était couchée sur des plantes de violette ; sa tête à demi penchée sur un de ses bras, et l'autre étendu le long de sa jupe. Ses manches, qui s'étaient un peu retroussées par la situation que le sommeil lui avait fait prendre, me découvraient à moitié ses bras si polis. Je ne sus à laquelle de leurs beautés donner l'avantage, à leur forme ou à leur blancheur, bien que cette dernière fit honte à l'albâtre. Ce ne fut pas le seul trésor que je découvris en cette merveilleuse personne. Les Zéphirs avaient détourné de dessus son sein une partie du linomple qui le couvrait, et s'y jouaient quelquefois parmi les ondes de ses cheveux. Quelquefois aussi, comme s'ils eussent voulu m'obliger, ils les repoussaient. Je laisse à penser si mes yeux surent profiter de leur insolence : c'était même une faveur singulière de pouvoir goûter ces plaisirs sans manquer au respect. Je n'entreprendrai de décrire ni la blancheur ni les autres merveilles de ce beau sein, ni l'admirable proportion de la gorge, qu'il était aisé de remarquer malgré le linomple, et qu'une respiration douce contraignait parfois de s'enfler. Encore moins ferai-je la description du visage ; car que pourrais-je dire qui approchât de la délicatesse des traits, de la fraîcheur du teint, et de son éclat ? En vain j'emploierais tout ce qu'il y a de lis et de roses ; en vain je cherche-

rais des comparaisons jusque dans les astres : tout cela est faible, et ne peut représenter qu'imparfaitement les charmes de cette beauté divine. Je les considérai longtemps avec des transports qui ne peuvent s'imaginer que par ceux qui aiment. Encore est-ce peu de dire transports ; car, si ce n'était véritable enchantement, c'était au moins quelque chose qui en avait l'apparence : il semblait que mon âme fût accourue tout entière dans mes yeux. Je ne songeai plus ni à cascades ni à fontaines ; et comme, au commencement de mon songe, j'avais oublié Aminte pour Vaux, il m'arriva en échange d'oublier Vaux pour Aminte, dans ce moment. Tandis que mes yeux étaient occupés à un exercice si agréable, je ne sais quel démon (le dois-je appeler bon ou mauvais ?), je ne sais, dis-je, quel démon me mit en l'esprit qu'il n'était pas juste que tout le plaisir fût pour eux ; que ma bouche méritait bien d'en avoir sa part ; enfin, qu'un baiser cueilli sur celle d'Aminte devait être une chose infiniment douce, et aussi douce que pas une de ces délices dont l'Amour récompense ceux qui le servent fidèlement. D'un autre côté, la raison me représentait que c'était se mettre au hasard de fâcher Aminte, et que, l'éveillant, je détruirais mon plaisir moi-même. Ces dernières considérations furent les plus fortes : le respect et la crainte ne m'abandonnèrent point dans cette occasion périlleuse.

Enfin un rossignol éveilla la belle, qui, s'étant levée avec précipitation, me regarda d'un œil de colère, et voulut s'enfuir sans daigner me dire aucune chose. Je crois que l'étonnement et la honte lui fermaient la bouche, car elle s'aperçut incontinent du désordre que les Zéphirs avaient fait autour de son sein. Je la retins par la jupe ; et après avoir fléchi un genou : Je ne sais pas, dis-je, en quoi mes yeux peuvent vous avoir offensée ; il n'y a que vous au monde qui vouliez défendre jusqu'aux regards. Les dieux, qui savent le plaisir que j'ai à vous contempler, m'en ont donné des commodités que je n'avais point encore eues : aurais-je négligé cette faveur ? Encore n'en ai-je pas tiré tout l'avantage que je pouvais : il m'était aisé de cueillir un baiser sur vos yeux et sur votre bouche.

Ces lèvres, où les cieux ont mis tant de merveilles,
Auraient pu m'excuser ;
Et tout autre que moi, les voyant si vermeilles,
Eût voulu les baiser.

Pour voir de ce bel œil briller toutes les armées,
On l'aurait éveillé.
Je n'ai point cru l'Amour, le Sommeil et vos charmes,
Qui me l'ont conseillé.

Pourquoi donc voulez-vous m'ôter votre présence ?
Attendez un moment ;
Car enfin je prétends mériter récompense,
Et non pas châtement.

Que je sache du moins quelle heureuse aventure
Vous amène en ces lieux :
L'art y brille partout ; cependant la nature
Est plus belle en vos yeux.

Flore, au prix des appas de vos lèvres écloses,
N'a rien que de commun :
Telle n'est la beauté ni la fraîcheur des roses,
Ni même leur parfum.

Le soleil peint les fleurs, en la saison nouvelle,
De traits moins éclatants ;
Et votre bouche, Aminte, efface la plus belle
Des filles du printemps.

Mais n'avez-vous point vu dans Vaux une merveille
Qui fait, ainsi que vous, admirer son pouvoir ?
Si vous ne l'avez vue, Acanthe vous conseille
De ne point partir sans la voir.

Vous voulez, dit Aminte, parler de Sylvie. C'est elle-même que j'entends, répondis-je. Aminte rasséréna aussitôt son visage. Rendez grâces, me dit-elle, au souvenir de cette incomparable personne, et relevez-vous ; car, non-seulement je vous pardonne en sa considération, mais je veux bien aussi vous apprendre le sujet de mon voyage. On vous aura dit infailliblement ce qu'Oronte a fait publier touchant un écrin qui se doit donner aujourd'hui en sa présence : c'est à la plus grande fée de l'univers qu'on l'adjuge. J'ai cru que le charme dont je me sers était assez puissant pour mériter une telle gloire ; et, dans cet espoir, je suis accourue des climats où il est particulièrement reconnu. D'abord je n'ai pas voulu me déclarer, ni me mettre sur les rangs comme ont fait les autres : mon dessein a été d'attendre que la